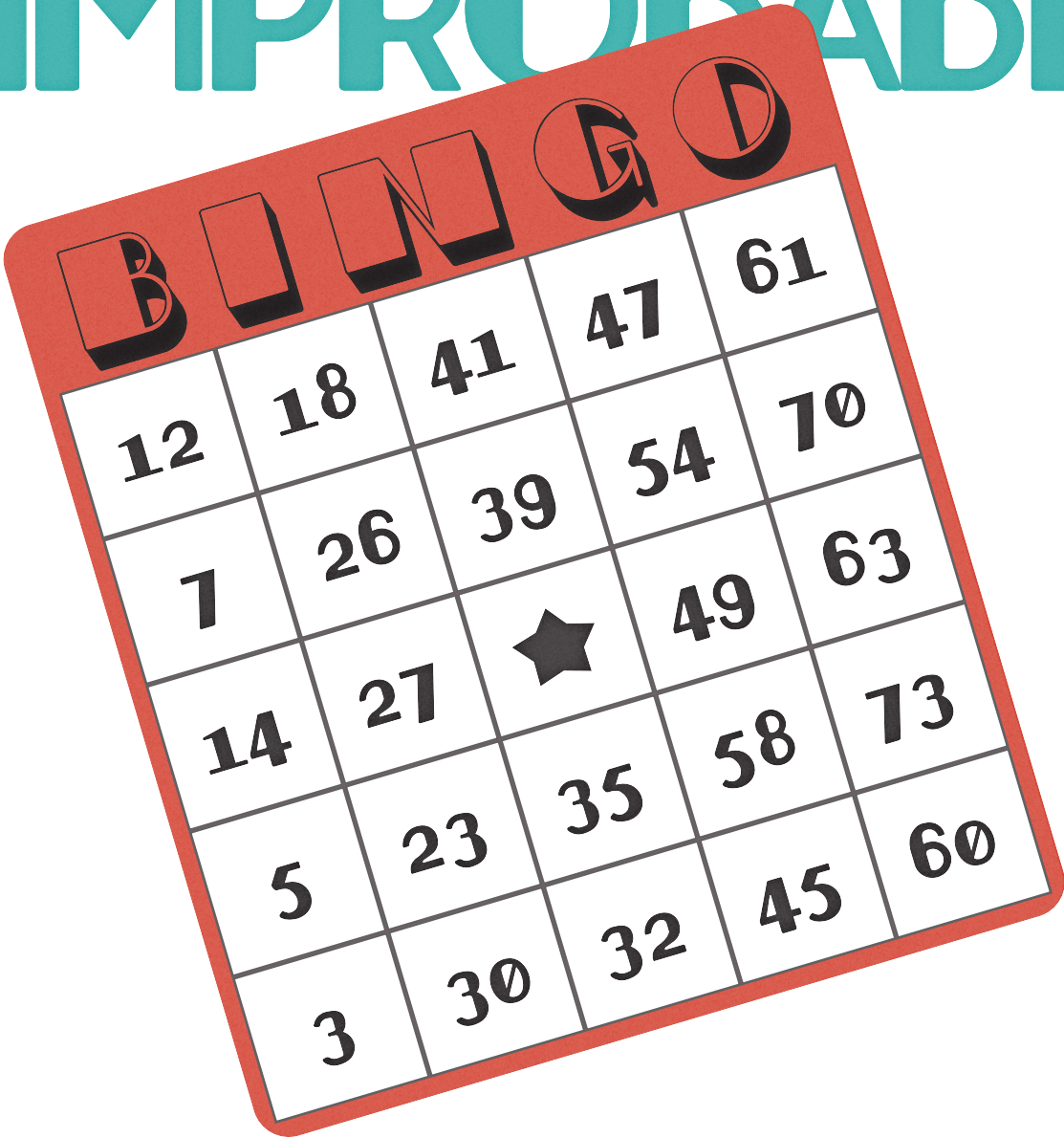


IMPROBABLE



R
E
V
U
E

V
O
L
2
7

G
R
A
N
D
S

N
O
2

E
S
P
A
C
E
S

IMPROBABLE

VOL27 NO2

Avant-Propos

Entre l'espace des pages, il y a ce besoin fondamental de transformer les grains de litière en pierres précieuses et les cailloux en dés dont on serait libre de décider du nombre de faces. C'est que nos désirs trouvent toujours un lieu insolite où se projeter ; la cenne noire coule dans l'eau de la fontaine et, dans sa chute, sécurise le vœu. Sous nos paumes, les pétales de marguerites deviennent oracles: tu m'aimes, tu m'aimes pas. Une coccinelle albinos se pose sur la fleur: présage de quelque chose, quoi? – on ne sait plus – tandis que le feuillage de l'arbre, malmené par le vent, annonce les probabilités d'orage. Il faut simplement y croire. La projection s'étire et défie le sort. Les mots s'entrechoquent, se coltinent et donnent des incongruités qu'il faut savoir reconnaître et accueillir. Il n'y a de vrai que ce qui est sur la page.

On pose ces gestes anodins pour se relier aux choses : un long fil d'Ariane qui scelle nos destins à ceux des inconnu-es croisé-es trop souvent par hasard. On se doute pourtant que les fibres qui nous rattachent au monde peuvent être fragiles, que la pente qui nous donne doucement notre élan peut être glissante. Mais pourquoi ne ferait-on pas confiance? Il faut peut-être simplement se laisser aller à croire que, peut-être, il y a de bonnes raisons de se laisser aller.

On regarde la falaise laissée derrière soi, on ouvre les yeux une fois le boulevard à quatre voies traversé, et on se dit : c'est quoi les chances? Pour la forme, évidemment. Parce qu'une voix a essayé de nous apprendre à anticiper le risque, à prévoir le danger, à nous ménager une espèce de sortie de secours, de balise, au cas où. Nous mesurons avec les bras tendus dans le rien-devant les limites de nos écarts. En pleine conscience, on admet que le *au cas où* n'a rien à offrir. La surprise est un art qui n'a rien de calculé, qui n'a pas non plus besoin de justification. Dans l'éventualité de l'échec, nos effondrements seront fulgurants.

Il y a tellement longtemps que nous tâtons les règles du jeu qu'elles se sont inscrites sur le bout de nos doigts, gravées le long des lignes de nos empreintes digitales : un geste sec du bras et ils sont ouverts, comme un rideau qu'on écarte sur l'éblouissement du dehors. Nous prenons les mains qui nous sont tendues et c'est comme ça que nous avançons ; dans le mouvement hésitant des choses. On ne voit rien encore – a-t-on même les yeux ouverts? – mais, sortir n'est pas acquis. Qui en a même l'envie? Tout a déjà été vu, fait. Mais nous retentons.

Adèle, Marylène, Morgan et Robert

ANTOINETTE LUSSIER
ROUSSIE

P. 08

ALEXANDRA LÉTOURNEAU
MIA, BABY

P. 18

MARIE-ÈVE KINGSLEY
LES LIMITES DE TA DESTRUCTION

P. 24

ANOUK LEFEBVRE
PARTY D'APPART

P. 32

MARGAUX BLAIR
A NOS SOUHAITS

P. 38

ANTHONY FRÉCHETTE
**ESSENTIELLEMENT UNE DOUZAINE DE
VISAGES DE TOI ET QUELQUES TOURMENTS**

P. 44

FRÉDÉRIKE CLERMONT

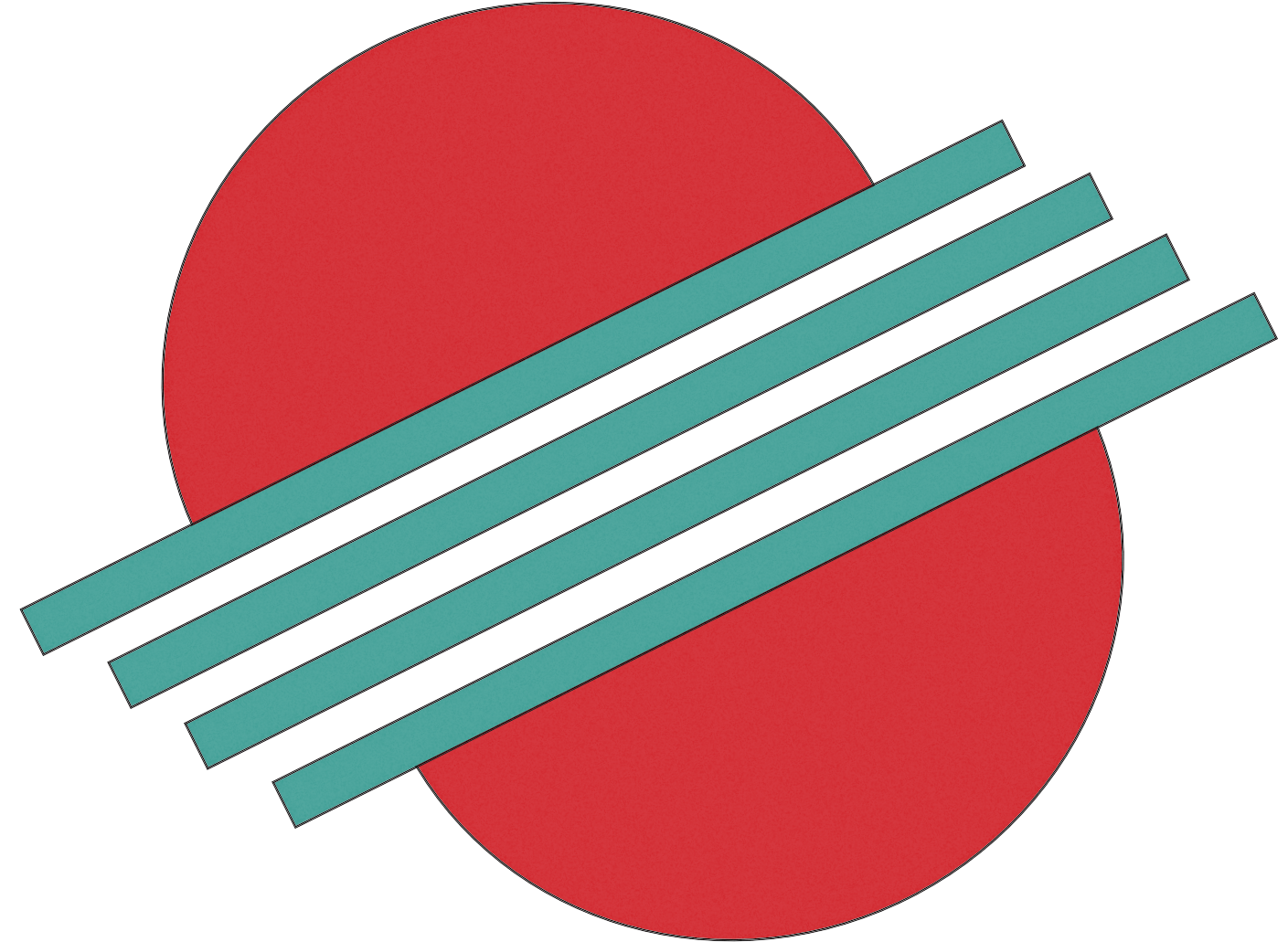
P. 50

ZACHARY L. GAUTHIER
LETTRE À MOUSSA

P. 54

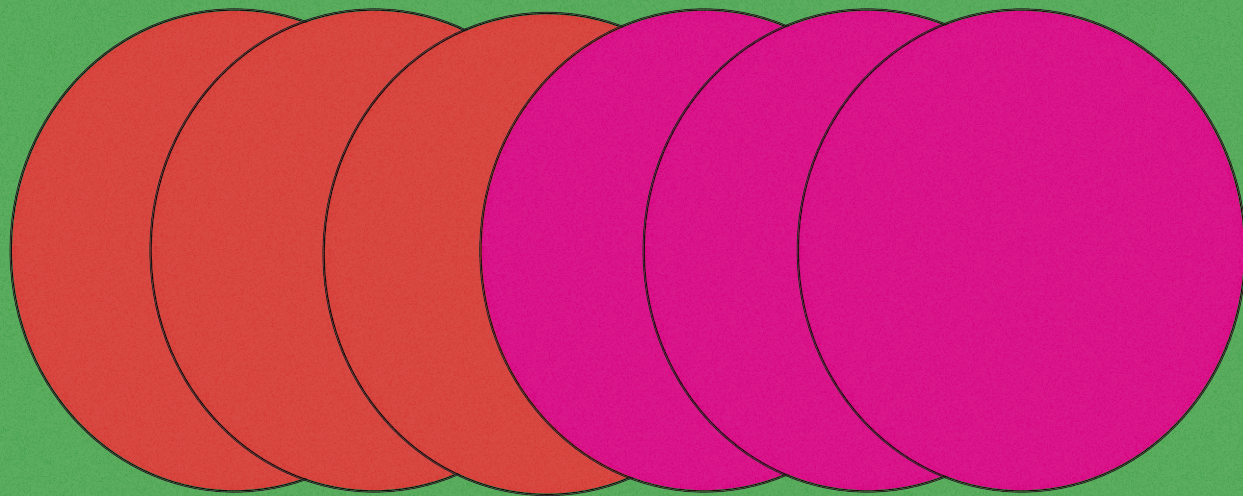
NATHAN COHEN-FOURNIER
CONSTELLATIONS

P. 58



Antoineine Lussier

ROUSSIE



i

tu joues
au jeu de l'étincelle
derrière les lisières d'arbres de bordure d'autoroute 30 de trou de cul de fin du monde de vomi de blé
d'Inde rasé par des moissonneuses-batteuses conduites par des gars en wifebeaters tout crottés de
terre pis de coulisse jaune pisse qu'on sait pas si c'est de la sueur du travail des champs ou du travail
du poignet

ton pouce gosse avec la roulette de zinc et d'acier
dans la lumière du jour tu rivalises avec les LEDs du soleil
mais la voie de la réussite est fabriquée d'éclats de corps célestes brillants
un coup / sparkles sucrés sur un cupcake
deux coups / pré-feu de fourchette dans la prise électrique
trois coups /

ABC limonade sucrée
rappelle-toi du nom
de ton premier
cavalier

ii

merry miracle
un grain de sable à la place de la fève
dans ton gâteau de la fête des Rois
tu rêves d'une plage où réciter leur nom
l'exercice t'inspire des rires en canne
tu n'aurais qu'à dire un nom d'homme
et compter jusqu'à seize
mais l'uninspiring royauté ne te sied pas
ton amant préféré est le château de sable
dans ce film obscur de l'ONF qui passait le matin
à TV5

un maillot rempli de graines
pour assécher ton territoire fertile
domine le top chart 50
de tes désirs secrets

pendant que ton père fait jouer
les Ink Spots
dans ses champs de ferrailles
la voix du passé te remonte, tordue

iii

les soirs où les autres sortent en ville
tu te promènes dans une forêt de corps
de femmes pendues
comme des lianes

quand tu te retournes
les pieds enfoncés entre la lisière de deux interdits
tu vois la vie d'avant se dissiper
dans les vapes de suie
la cheminée émule une bougie féroce

ici gît notre passé

tu caresses l'inerte des carcasses remisées
entre des planches de bois fragiles
funny, tu te dis
même mortes
elles sont plus solides
que ce qui les protège

même quand il n'est pas là
la radio joue encore
et te rappelle
que Aïlle ...
A-aïlle ..
Aïlle ...

iv

ride the dragon
prendre le risque
de te laisser glisser
des écailles froides
d'un fourneau vivant
à la chair des nuages

les tissus pulmonaires
pleins de potté
cachant les trous
dans le gypse
t'inspirent une fuite
à cheval
dans des plaines
plus longues
que l'attente

tu serrerais la bride
cousue à même
une fresque peinte à l'huile
des pleurs de ta mère
et tu chevaucherais
vers l'inconnu
loin de la cassette qui griche au coeur de la forêt

v

à vingt ans
tu places des morceaux de verre cassé
sous le ruban vert tapé en X sur tes seins

dans l'établi tu cherchais le scotch tape électrique
entre les bouteilles de fort, les vinyles et les magazines
bourrés de shock value
mais tout ce qui habite ici
vis pour colmater
une succession de dégâts

en attendant
tu observes la vitre
trancher tes mamelons
chaque fois que tu respirez

un peu de rhum brun sur le jeu d'aquarelle
tu noies un pinceau dans le rappel simple
des couleurs de la cour arrière
et tu y ajoutes ta palette organique

tu veux sentir ton cœur battre
dans l'écorce des arbres
ton tombeau de pharaonne
sur lequel tes chattes
iront se recueillir

vi
les femmes de la collection de films répertoriés au sein d'un dossier caché sur le laptop de sa chambre
pleurent fort dans l'écran, leur visage gommé la bouche en acrobatie pirouette-cacahuète leur corps
cordé comme des bûches d'hiver mouillées
elles ne feront pas de flammèches

tu ne peux pas t'empêcher de les entendre, de les regarder
depuis combien de temps pleurent-elles
combien de cinquante minutes alignées côte à côte?

tu fais craquer ton briquet, nerveusement

un coup / sparkles sucrés sur un cupcake
deux coups / pré-feu de fourchette dans la prise électrique
trois coups / Aïlle ... A ... Aïlle ... A ... A ... A ...

ABC limonade sucrée
rappelle-toi
rappelle-toi
de

vii
tu rêves de Montréal
des feux contenus dans des ampoules
copiées-collées dans chaque bureau
de chaque gratte-ciel

copy-paste
les gens les sœurs les mères les probabilités de créer une nouvelle histoire de rien devenir quelqu'un
d'autre un homme une femme fatale une réussite un code d'erreur sur un terminal de guichet
automatique un soir de paie

tu demandes souvent
à voir le monde
et
on te pointe le globe terrestre
dans la bibliothèque du salon

super viii

tu es née pour périr
Lana Del Rey te l'a dit personnellement
sur Youtube
accouchée, fourrée, consumée
par la rage du rien
aux dragons tu préfères
les nuages de napalm
le brouillard de gaz moutarde
les fins violentes télévisées

tu n'envies plus
la liberté des flammes
leur trajectoire ne te semble plus maladroite
mais plutôt mathématique
and therefore
ce scénario a déjà été joué en boucle
dans la shed d'un autre mari
visionné par d'autres femmes
séquestrées dans une cage silencieuse

oui, ta chair a faim du mot carbonisé

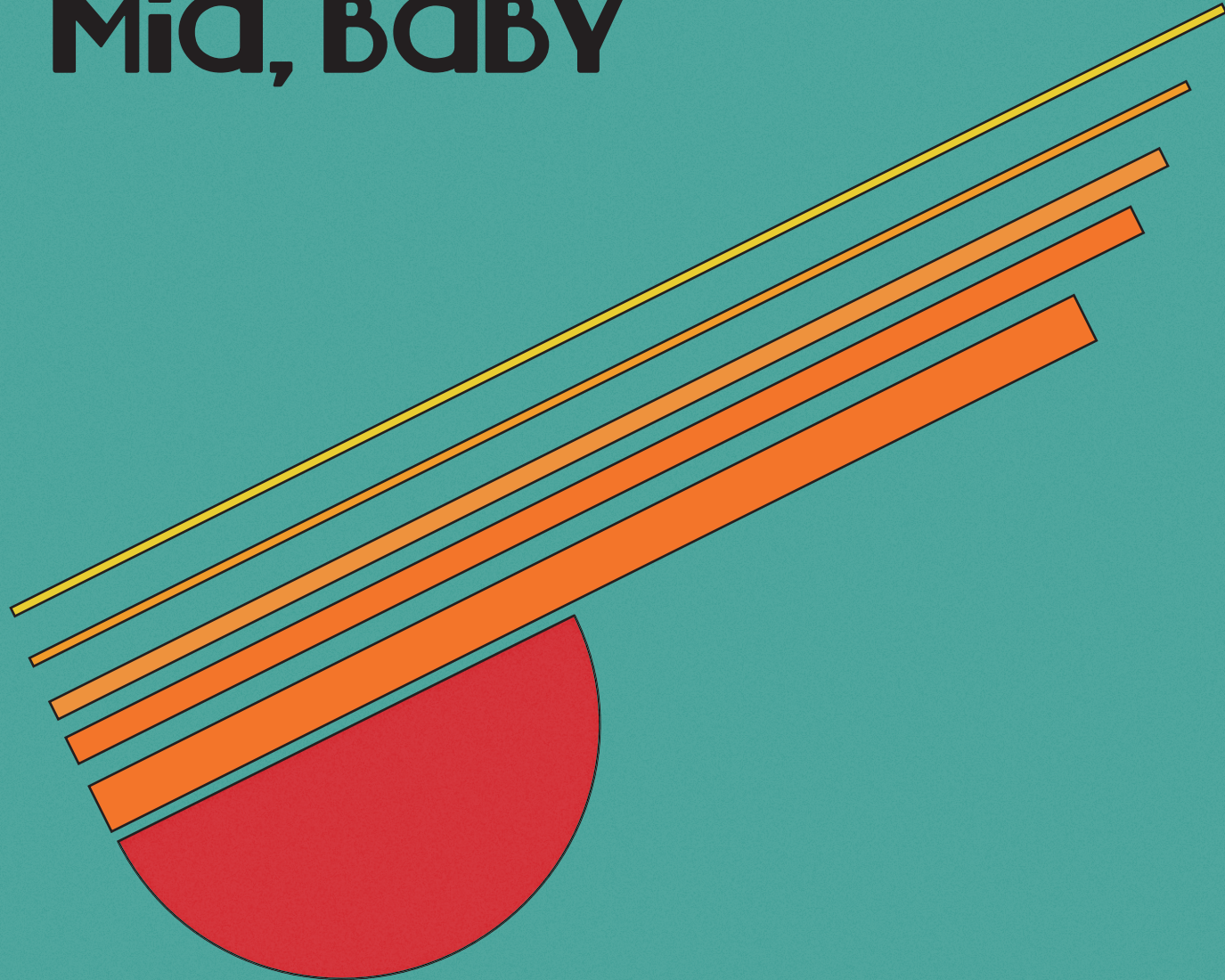
tu joues
au jeu de l'étincelle
recouverte d'essence
dans une carcasse
dans une cabane en bois
dans une forêt
annexe au champ et à la maison

un coup / sparkles sucrés sur un cupcake
deux coups / pré-feu de fourchette dans la prise électrique
trois coups /

... Aïlle ... Aïl? ...
Aïlle don't want to set the world ... on ... fire ...

Alexandra Létourneau

Mia, BABY



Baby

Mia, je t'écris parce que je ne sais plus ramasser les morceaux de toi qui s'effritent sur le plancher de notre appartement. Leurs contours me tranchent la peau et mes doigts peinent à taper ce qui se terre en moi. Dans les cathédrales de nos corridors, ton sang se mêle au mien sous la silhouette des jours qui s'allongent; agenouillées face à l'autre, nous cédon sous le poids de ces pactes scellés en silence. Les voisins entendent craquer le parquet, se demandent ce qui se trame en haut, dans ce trois pièces de carton où deux filles disparaissent des jours entiers. De nos soirées allongées sur le tapis du salon, nos corps déchus entremêlés comme si nous avions été jetées là au hasard, ils ne connaissent que l'odeur d'une fumée étrangère qui s'infiltre dans les interstices entre notre monde et le leur. Ils ne sauront rien de nos *dance parties*, nues dans ta chambre les rideaux grands ouverts, de ces matins de fin de semaine à boire du thé jusqu'à ce que nos vessies pleines nous tirent du lit. Ils ne sauront jamais comment les albums que nous jouons en boucle se mêlent à nos conversations telle la voix d'une amie sage et timide, ils ne sauront pas que parfois nous collons l'oreille au sol pour les écouter faire l'amour.

Il y a quelque chose d'insupportable dans l'idée que ton effondrement résonne pour eux comme de la pluie. Tu proviens comme moi d'une terre parcourue d'une rivière mère, aorte incommensurable qui irrigue les racines de nos peuples. Tu connais la force destructrice de l'eau comme tu connais sa médecine. Si tu te répands ainsi à mes pieds, c'est que nous sommes arrivées au débordement. Je mesure en litres la saturation de ces étrangers qui te sillonnent sans jamais poser pied sur ton rivage. Les chaudières que je jette à la rue ne fournissent plus, les passants qui les reçoivent sur la tête s'empressent de reconnaître ce goût âcre et salin du corps des hommes qui se déversent en toi. Je me demande s'il n'y a plus que moi désormais pour me souvenir du vrai parfum de toi, celui floral et vanillé qui se préserve derrière le lobe, juste à la naissance des cheveux. Je n'en peux plus de nous sentir glisser hors de nous; chaque jour qui passe entre ces murs témoigne de notre érosion dans la vacuité du monde. C'est pourquoi j'ai décidé de retourner à la maison, quatre heures vers l'est, là où le fleuve embrasse la mer et où l'immensité peut être touchée du bout des orteils. Je retourne aux sources, Mia, et cette fois, tu viens avec moi.

/

Tes doigts dansent sous le vent, effleurent l'air qui court à toutes jambes pour nous rattraper dans notre fuite. Le temps d'un angle mort, j'observe tes boucles ébènes tourbillonner sur ta peau, se poser sur la moiteur de tes lèvres. La blancheur irréelle de ton cou offert dans toute son extension aux premiers rayons du printemps. Ton autre main sommeille dans la mienne, je reste en cinquième depuis Québec pour ne plus avoir à te lâcher. Contrairement à moi, tu sais prendre la main que l'on te tend. Tu n'as offert aucune résistance lorsque je t'ai confié mon plan, ton sac était prêt dans l'heure, tu es sortie déposer le chat chez ta mère. Tu t'es assise sur le siège passager comme si c'était le seul dénouement possible. Peut-être que j'hallucine, mais dépassées les raffineries de l'est de l'île, le béton et la ferraille rouillée, là suspendues sur le pont, tu as poussé un soupir dans lequel j'ai entendu l'exhalation d'une ville entière qui se vidait hors de toi. Enfin, tu m'as souri, de ce sourire qui a moins à voir avec la bouche qu'avec l'embrasement au creux des pupilles. Conduire est une affaire de vigilance et de concentration, j'espère que la chance se chargera de nous le temps de quelques battements de cœur à glisser loin, très loin de l'autoroute. Ton regard est un voyage qui ramène à la vie. Il n'y avait pas à faire soleil aujourd'hui, mais c'était

le cas, de toute façon la grisaille nous grugeait le moral depuis trop longtemps. Nous avons pris ça comme de la chance. Notre évasion bénie aux UV et aux vitamines D pour soigner les carences. Aussi, Pomme à la radio, routine de tous les jours pour éloigner le médecin. Ce remède maison qui adoucit les atterrissages,

J'ai retrouvé ce qui calmait mon cœur

le dépôt du corps qui se dissout dans la baignoire où tu peux enfin te délester du poids des autres, de leur honte

Les fraises, l'odeur des vacances

la laisser s'évaporer par tes pores tel des milliards de bulles iridescentes que tu écrases sans un mot entre tes paumes

Entre les drames et l'insouciance

j'entends encore en murmure à travers le bruit du moteur, la bouilloire qui siffle une deux trois fois tandis que je t'attendais attablée dans la cuisine

Les escaliers qui supportaient mes peurs

redoutant de croiser les tranchées qui se creusaient sous tes yeux, l'ampleur grossissante des monticules sur tes joues

Pourquoi j'y pense encore autant ?

je n'ai su que lire tranquillement au pas de la porte close derrière laquelle tu te laissais mourir.

Y'a quoi de mieux avant ?

//

On s'est rencontrées dans un bar pour pas grand-chose, la coïncidence des bottes à plateforme bleu cobalt que l'on portait toutes les deux, des ginto à s'enfiler sans trop y penser, des toasts à encenser le sexe oral et les rares qui savaient faire, pour réaliser dans le détour qu'on avait,

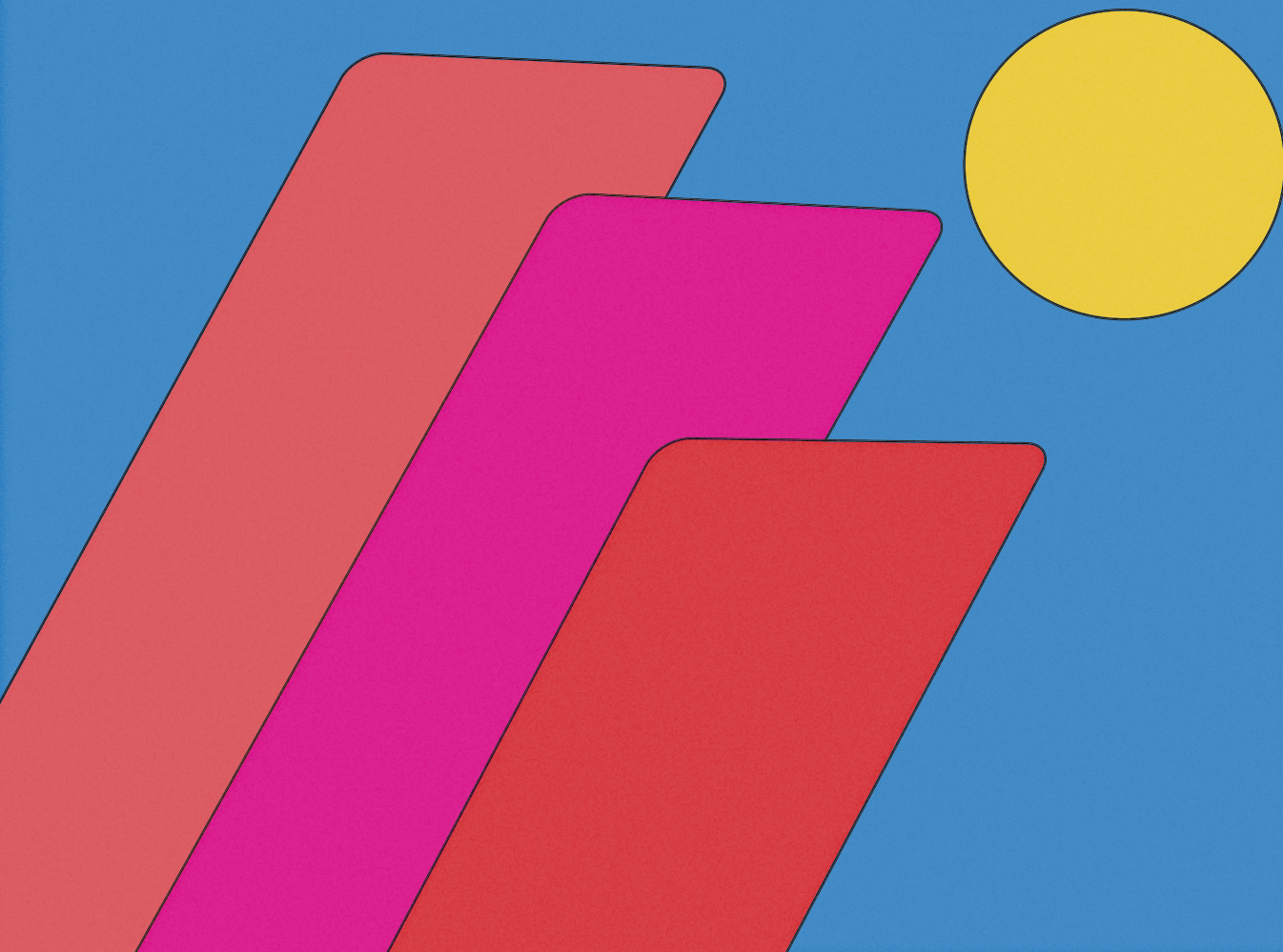
chacune à notre heure, baisé avec le même gars. Il était dans les doux que tu choisisais pour prendre ton pied à ton tour, il était dans les doux que je n'avais pas rappelé parce que je n'en aurais rien eu à écrire. J'avais une grande tendance à remettre des éléments cruciaux de ma vie entre les mains d'aléas symboliques que j'accusais comme fatalité et toi, tu t'en venais vraiment très saoule, alors naturellement on est tout de suite devenues amies.

C'était en mai et les ruelles croulaient sous les lilas géants dont l'odeur a parfumé le film de notre rencontre. De Montréal, tu ne connaissais que ses bars et ses hommes, tu m'as ajoutée à la liste avec l'enthousiasme et la dévotion qui te sont propres. Ni l'une ni l'autre native, je t'ai fait visiter la ville avec mes yeux de transfuge, mon regard d'exilée de la beauté du monde. Je t'ai montré les parcs paisibles où se réfugier, les allées vertes et ces rues huppées où l'on n'arrivait pas à faire le tour des troncs d'arbres avec nos bras; nous avons essayé tout de même, plusieurs fois, les doigts tendus l'une vers l'autre. Notre amitié s'est scellée lorsque tu as fait faire nos cartes du ciel sur un site internet complètement douteux qui te bombarde de courriels depuis. Mon soleil en gémeau, ma lune en cancer ; ton soleil en cancer, ta lune en gémeau. Une femme d'air, une femme d'eau. Chartes complémentaires, ascendants verseau. Ça y était. Ta révérence envers la sagesse des astres a enlacé mes superstitions concernant les coïncidences et le hasard; nous ne nous sommes plus lâchées depuis. Juillet venu, nous emménagions dans cet appartement de Rosemont dont tu payais la plus grande partie. Je savais d'où provenait tout cet argent qui réglait nos factures de brosse et je m'en souciais peu à ce moment-là. Tu me l'avais confié lors de la première semaine après notre rencontre, celle que nous avons passée à nous saouler au Suzanne tous les soirs jusqu'à 1h, puis au Darling jusqu'à 3h, puis chez moi jusqu'au matin. Le soleil se levait d'ailleurs derrière toi, alors que tu me racontais l'envers de ta vie, ta confession se dissipant en volutes de fumées anxieuses qui s'immergeaient dans le rose incandescent du ciel d'été. Tes paroles s'enchaînaient au rythme des cigarettes qui débordaient depuis longtemps du cendrier placé entre nous deux. J'ai tout écouté sans poser

de question, je me souviens que je te trouvais belle dans ta robe d'été de gamine et ton mascara amoché par le plaisir. Je riaais pour rien, mes cendres neigeaient sur le monde qui s'éveillait et ne se doutait de rien de cette amitié fulgurante qui se dessinait au-dessus de sa tête. Il y a de ces sentiments qui ne sont pas faits pour rester dans la poitrine; j'en aurais hurlé et je l'ai sûrement fait. Sur mon balcon rue Drolet, nous buvions des bières tièdes et les oiseaux chantaient, un homme sifflait alors qu'il poussait sa poubelle à la rue. Tu as pleuré quelque part là-dedans. Tu m'as promis que tu étais heureuse, vraiment, comblée de ta vie et je t'ai crue. Ce qui te terrorisait dans l'aveu, c'était de me perdre, que je ne t'aime plus. J'ai embrassé les larmes sur tes joues et je t'ai dit *baby, on est en 2022, une fille peut ben faire ce qu'elle veut.*

Marie-Eve Kingsley

LES LIMITES DE TA DESTRUCTION



tous les soirs, tu écris du fond d'une bouteille. tu t'empêtres dans tes mots : un bermuda devient un béluga, un pastiche, un postiche, tu dis cocktail monotone. tu es trop saoule pour réfléchir aux lapsus. aux petites heures du matin, tu oublies que tu écris, tu t'endors sur la page et au réveil, tu aperçois les taches d'encre sur tes joues dans le miroir de la salle de bain. suspendues à tes cernes, elles sont les seules traces lisibles de ta nuit.

ta nuit est un lieu de l'oubli. faire corps avec l'obscurité, c'est choisir l'anéantissement, l'enfouissement de tout ce qui est insupportable, c'est entraver l'échange silencieux entre le manque et ce qui pourrait en surgir. tu oublies que tes absences sont actives, que l'amnésie se trouve quelque part au seuil de la mémoire, qu'il y a toujours des souvenirs qui résistent à leur lacune. de leur abîme, des empreintes restent à effacer, ne serait-ce que la plus petite des perceptions dans l'odeur d'un cendrier plein.

tu commences à oublier de plus en plus tôt
tes amnésies sont sélectives.

*

la dépendance est un labyrinthe où l'on se bute sans cesse aux mêmes murs

l'espace
rétrécit en
moins de
possibles

l'existence est un écart
le corps s'égrenne tranquillement, devient un tas de poudre emporté par le premier coup de vent

*

la nuit s'éclate contre le jour, elle déborde de sa noirceur, t'enduit de l'obscurité qu'elle a en trop.

tu te laisses tomber dans le vertige des blackouts. la toxicomanie est un long suicide.
et tu te tues depuis trop longtemps.

il fait noir dehors
noir dehors
black out
black in
noir en dedans
il fait noir en dedans

*

tu t'évades de tes organes
tu inhumes ta pensée pour qu'elle puisse croire en ton absence
l'anamnèse renverse la déchirure
la perte
dans sa suite barbelée ton exil est impossible

autour du cou des perles d'agonie
des écorces de lumière
qui broient les yeux

c'est devenu une façon de faire taire
le cri sans parole
le cri qui ne nomme rien
à force de ne pas trouver de sens
oublier que tu en cherchais un
brûler à petit feu
ta tristesse omnisciente
pour que les débordements deviennent sans importance
que les choses s'amalgament dans leur effacement
pour ne pas habiter le corps ni le monde qui le contient
tu as voulu produire un autre réel
survivre dans les interstices de ton existence
dans les manques qui unissent ta tristesse
à celle du monde

as-tu enfin touché aux limites de ta destruction?

*

et un jour tu comprends l'impasse
tu réalises que la substance n'est qu'un symptôme
il était devenu impossible de vivre avec et

improbable de vivre sans.

blottie au centre de tes tensions
de l'insatiable
tu casses les bouteilles pour ne plus les boire
tu souffles sur les sachets de poudre

tu as envisagé la mort, mais elle ne t'envisageait pas.

tu incarnes les diagnostics

anxiété chronique trouble alimentaire
anxiété sociale

trouble de la personnalité limite

dysphasie dépendance

dysphorie

neuro weird.

c'est là, ça te suit, c'est toujours prêt à se glisser par la moindre faille, la plus infime des fissures, ça passe à travers le collage fragile des cicatrices.

les limites sont trop étroites, te serrent comme un étau
ou trop diffuses, vastes, tu t'y perds complètement

c'est une conception différente du temps, le temps comme ce qui vide les silences
délirium tremens psychose toxique crise de panique

name it.

c'est une pression sur la poitrine
ça voudrait tout figer
parce que tu as toujours carburé à la colère
dans tes veines
un refus
une insomnie
une résistance
tout a dépassé ce qui te constitue
ta tête déjà submergée
tes poumons engorgés
tu es à l'abri de la noyade
ça sidère le corps
ça le replie sur lui-même
ça l'auto-déborde

au bout de l'impasse un miroir qui entre dans
ta peau-pelure de verre éclaté
une mise en abîme de tes reflets
te voir

toucher le bout le bas
l'abysse
toucher le creux le gouffre
pour enfin
te choisir.

au début, tu ne vas pas mieux. depuis que tu as arrêté de consommer, tu vas mal d'une autre façon. ça défait des nœuds, mais ça en renoue d'autres, pas trop loin des premiers. les promesses de l'abstinence ne sont pas pour toi. tu troques des angoisses contre d'autres. tu tentes de ralentir la douleur, sa circulation dans le corps, tu dois trouver d'autres manières pour ne pas la laisser t'engloutir de l'intérieur.

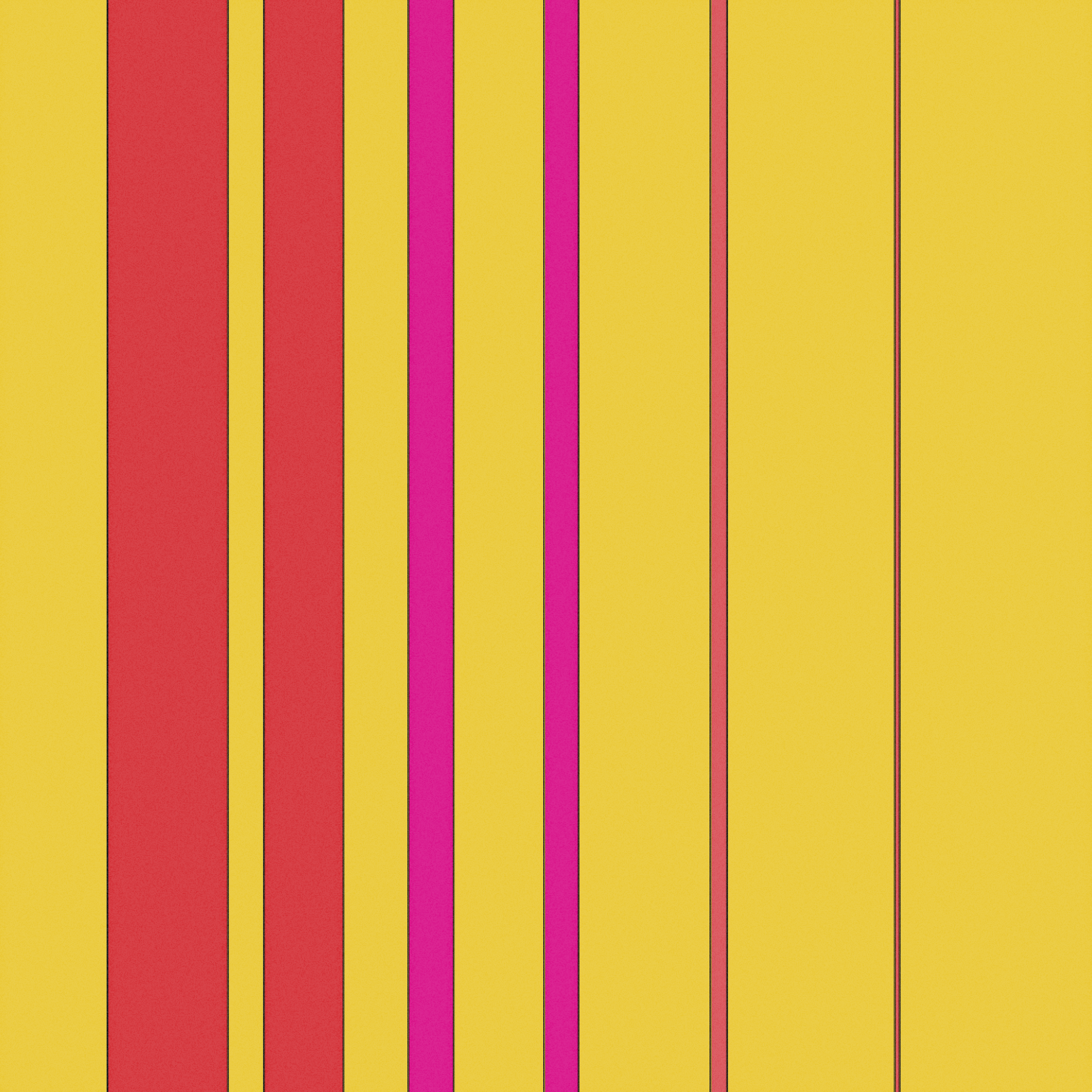
pendant longtemps, tu penses que la sobriété est un imposteur. elle est trop fragile pour ne pas se casser dans tes mains. tu dois sans cesse te battre avec le malaise d'être catégorisé-e et le soulagement qu'on ait su nommer tes blessures avec des mots qui existent. une mise au monde, un corps neuf qui semble ne pas t'appartenir.

c'est peut-être seulement du centre de sa dispersion que tu pourras réclamer ce corps comme tien.

*

puis l'improbable survient : tu fêtes ta première année de sobriété avec des bulles, des bulles d'eau pétillante qui goûtent le miracle. tous les soirs, tu écris du fond de ton miracle, du fond de toi-même, car tu y as désormais un accès privilégié

maintenant, tu te souviens.



Anouk Lefebvre

PARTY D'APPART

c'est moi le sang dans le lit la fille sans amour le clitoris
entre les dents c'est moi la ville déchirée l'infidèle des
allumés le théâtre qui tue je suis reconnue

pour te reconstruire the dead baby on the wall bébé
je me promène dans la foule l'écorce sur le dos bien droit
je ris je ris je saigne mes cicatrices me ferment la gueule

j'ai été blessée moi aussi ne t'inquiète pas tu es entre de
bonnes mains je vais te trancher jusqu'à la dernière miette

n'oublie pas de me faire oublier leurs bras dans ma bouche
je ne veux pas les manger je veux leur faire mal (ce n'est
pas pareil)

the dead baby on the wall bébé c'est toi comprends-tu ta
mère t'as jeté dans un sac poubelle je t'ai recueilli accroché
devant mon lit pour que tu me possèdes les nuits où
je garde les yeux ouverts pour le pire

je vais te réparer avant ton mosh pit dans la chambre
j'ai tout ce qu'il me faut pour te blesser laisse-moi faire
prends-toi une clope une bière je ne veux pas t'entendre

j'écris personne ne dort et je marche marche à deux
pas parfois trois rien ne m'empêche de me briser sur la
table m'exploser sur le mur tacher le sang dans le
livre tatoué sur ton bras je ne le mords pas

pars je ne te retiens plus mais ils ne te verront pas nous
sommes complices dead baby on the wall bébé tu as
presque l'air vivant

je m'occupe maintenant je t'attends couchée sur le sofa
du salon je ne porte pas de petites culottes seulement des
grandes

tu vis dans la pièce d'à côté je vous entends sauter chanter
pendant que je m'ouvre non je ne me tairai pas

j'enlève mon écorce pour leur montrer que je peux vivre
sans toi tout le monde m'embrasse je ne suis pas sûre que
tu comprends (je les embrasse aussi)

leurs bras leur appartiennent mes dents tombent dans ma
bière après la dernière puff la fatale celle qui me
lance contre la porte

il faut crier il faut frapper il faut partir ils vont te retrouver
te ramener te disloquer sors de ta danse anyway t'es mort

it's you the dead baby on the wall bébé me reconnais-tu

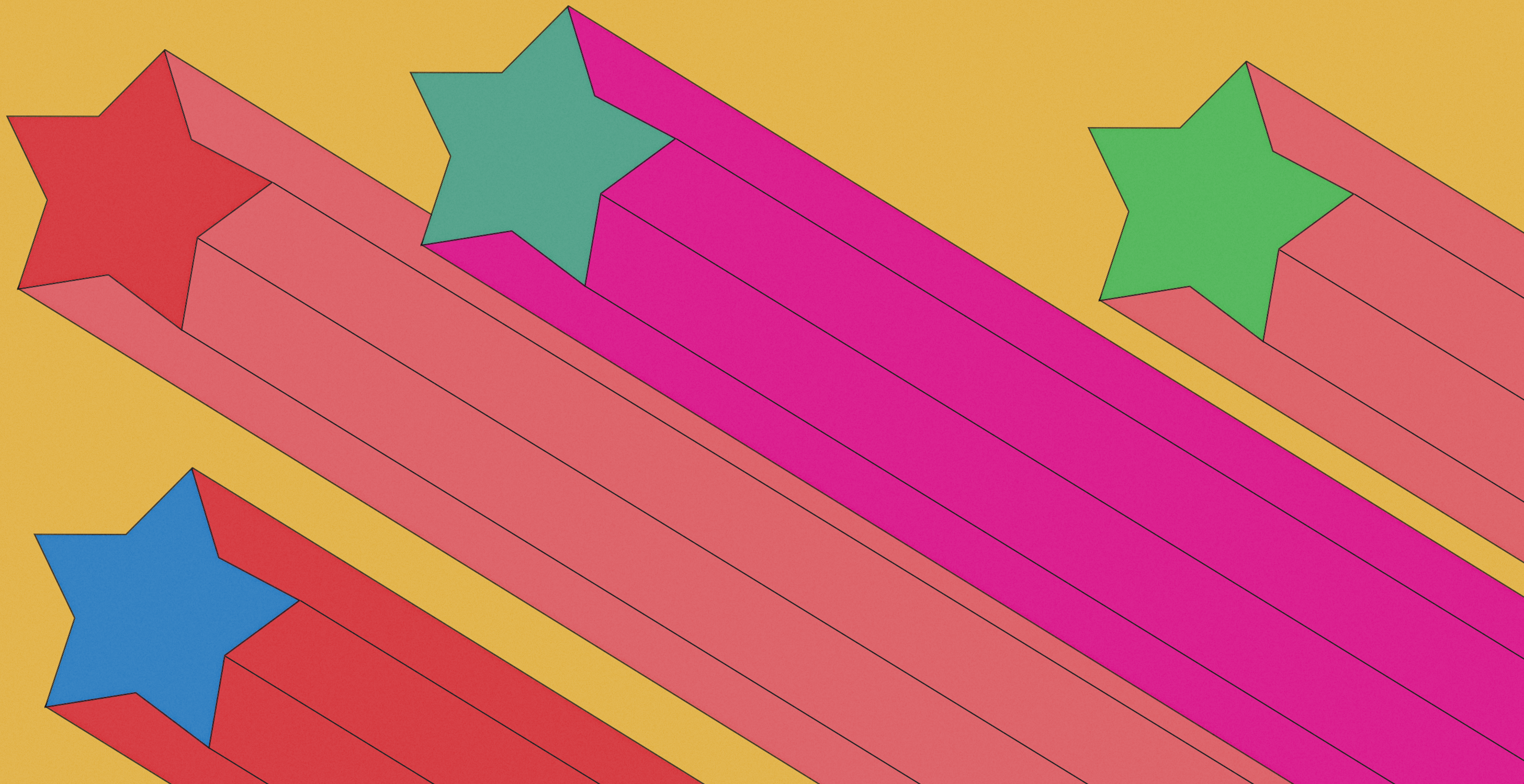
*

Sainte-Thérèse me fait des minouches m'arrache le duvet
me criss aux vidanges j'ai compris je m'en vais je vous
laisse

votre marde restera prise sous vos gencives je vous
fracasserai contre mes hanches vous verrez tout ce
qui s'y cache ce qui n'est plus

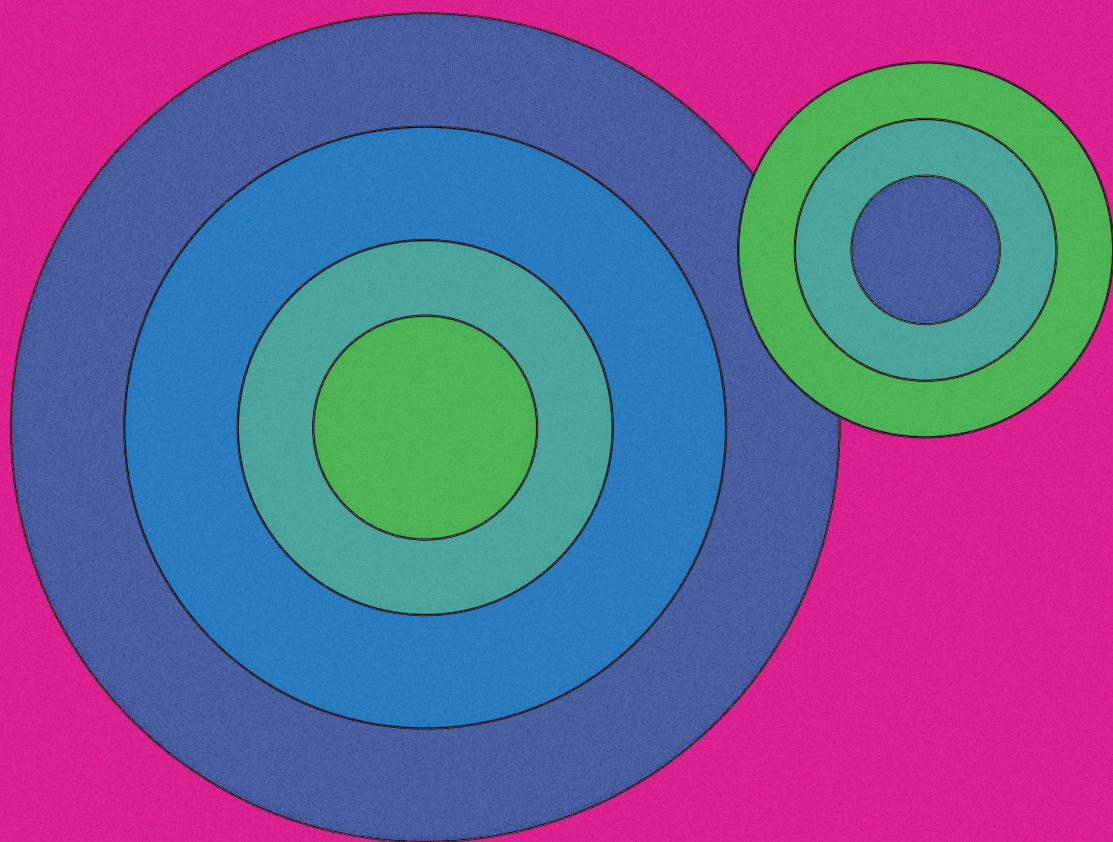
the dead baby on the wall est mort je l'ai mangé après
vous avoir arraché la peau

ne fermez surtout pas les yeux voyez ce que vous avez
détruit ce que vous m'avez enlevé je vous condamne sur
mon lit de mort à ne plus jamais cligner jamais plus



Margaux Blair

À NOS SOUHAITS



Le restaurant ferait mieux de mettre de la musique. On entend trop le silence, sinon.

Une serveuse (*trouver l'amour*) soulève un instant un couteau d'une table vide, vérifie qu'elle n'a pas entre les dents une trace de sa salade du dîner. Elle replace l'ustensile, ne se doute pas que le prochain client se plaindra des traces de doigts sur sa coutellerie. Il interrompra cependant ses menaces face au sourire éblouissant de la jeune femme. Dans la cuisine, le plongeur (*gagner le million*), appuyé contre le mur, consulte ses réseaux sociaux d'une main, l'autre encore gantée et glissante d'eau savonneuse, la vaisselle abandonnée le temps d'une pause qui s'étire dans la lassitude.

Les tables occupées sont rares et les clients, des ombres plus que des participants enthousiastes dans l'« expérience dînatoire » que promet à tort l'affiche contre la vitrine. Tout le monde sait que la pizza est grasse ici, trop molle aussi ; les tranches badigeonnées de pepperoni flasque et de fromage caoutchouteux vous laissent les doigts luisants, comme prêts pour le pire massage au monde. Zoé ne s'en soucie pas. Elle lèche consciencieusement le bout de ses doigts entre ses bouchées, les essuie sur une des serviettes de papier pitoyables en offrande au bout de la table, entre la moutarde et le vinaigre. Ces deux aliments me semblent inusités comme garniture à pizza, mais je n'en sais rien, après tout.

Zoé a neuf ans. En face d'elle, un homme tout en maigreur, des jambes d'araignée faucheuse et des doigts de brindilles d'automne. Les joues couvertes de rides, les sourcils couverts par la monture épaisse de ses lunettes démodées. Ce vieillard, c'est Roger Ouellet. Ils mangent face à face dans la lumière crue

des néons, se toisent en silence un moment. C'est la première fois qu'ils se rencontrent, ils n'ont pas encore grand chose à dire.

Ce matin, Zoé a quitté sa chambre et son papier peint à papillons et s'est dirigée vers l'arrêt d'autobus au coin de la rue, son itinéraire imprimé au fond de sa poche. Dans le bus, un homme (*ça reste entre nous*) l'a observée en traquant du regard le moindre de ses mouvements. Elle l'a ignoré quelque temps, s'est concentrée sur les immeubles ternes qui défilaient par la fenêtre et le piéton (*un hamster pour Noël*) en train de trébucher. Elle a finalement perdu patience et a fait face à son observateur, le dévisageant à son tour tout en se décrottant soigneusement le nez. L'homme s'est frotté la joue, feignant de s'occuper avec son sac, ses mains, n'importe quoi. Zoé s'est fait mal au nez quand le bus a freiné brusquement.

Elle n'est pas venue à cette pizzeria depuis longtemps. Elle a dû fouiller une heure en ligne pour la retrouver, mais elle y tenait, aux bancs de vinyle vert, à la cour arrière et à la pizza grasse. Zoé essuie une dernière fois ses pouces sur la serviette mouchetée de taches d'huile, essuie du revers de la main les quelques miettes sur ses cuisses. Elle appuie ensuite ses coudes sur la table et se donne un air sérieux, un peu mafieux.

« Alors, lance-t-elle, vous pensez que vous pourriez être mon grand-père ? »

Il ne s'agit pas ici d'une histoire touchante de réconciliation, de famille retrouvée, de mains serrées et de larmes aux yeux. Si Zoé et Roger sont ici, c'est parce que Roger a répondu à l'annonce que Zoé a affichée, banalement, comme s'il s'agissait d'un chat perdu, sur le babillard du centre d'ânés de son quartier : « Êtes-vous vieux et mourant d'ennui plus que de vieillesse ? Votre vie manque-t-elle de piquant ? Une opportunité unique s'offre à vous ! », suivi d'informations que sa mère (*un peu de calme pour cinq minutes, s'il-vous-plaît*) sera furieuse de retrouver sur l'affiche dans quelques semaines, rageant que ça aura été un miracle que Zoé ne se soit pas fait kidnapper.

Zoé n'a pas de grand-père, du moins à titre officiel. Il y avait le père de sa mère, décédé dans un crash d'avion en 1985, une combinaison platement tragique de défis météorologiques et d'un pilote inexpérimenté. Elle ne garde de lui que ses yeux bleus d'acier et une écharpe de laine rouge qu'elle porte en permanence à l'automne, entraînant des sourires serrés de sa mère. Le père de Zoé (*quelles comprennent, bon sang, quelles comprennent, peut-être pas tout de suite, mais un jour*) a emporté avec lui la chaleur du côté droit du lit, le grille-pain et une paire de grands-parents, devenus subitement des silhouettes floues dans des souvenirs d'enfance, des mains ridées tendant un nounours ou un cornet

de crème glacée fondante, reliées à des corps sans visage.

Ce qui explique l'attitude directe de Zoé, qui trempe ses croûtes dans le ketchup sans regarder, scrute plutôt un Roger Ouellet rapidement réduit à l'état de microbe exposé au microscope. Elle frissonne dans l'air trop climatisé, veut remettre son manteau, hésite en voyant l'état de ses mains sales. Un éclair d'amusement traverse le regard de Roger.

La semaine dernière, l'enseignante de Zoé (*une grossesse, enfin*) a annoncé, au bord de l'extase, que la classe célébrerait ensemble la journée nationale des grands-parents, qui existe, apparemment. Entre les éclats de rires et les débats du style « Toi tu l'appelles papy ou grand-papa ? », Zoé est restée les sourcils froncés, une petite moue serrée au visage, avant de se rappeler les innombrables anecdotes des carrières combinées de sa mère. Celle-ci avait été actrice de théâtre dans sa vingtaine avant d'abandonner et de se jeter corps et âme dans le marketing. La suite naturelle de cette épiphanie était donc ce casting d'âeul – j'ignore si ça aurait été mon premier instinct, mais je n'ai pas de famille, donc peut-être pas droit à une opinion.

Zoé a tout de suite reconnu Roger Ouellet en entrant dans le restaurant, malgré la présence de deux autres vieux hommes seuls à table. La solitude particulière de Roger exsudait de chacun de ses pores et appelait celle de Zoé, la rassurait qu'elle n'était pas la seule à attendre le sommeil pendant des heures dans sa chambre sombre, à avoir des envies passagères de violence en voyant des passants se tenir la main, à sentir ce creux dans la poitrine, douloureux comme la faim mais toujours présent après le repas. Zoé l'a reconnu et a pensé un instant avoir trouvé, chez cet épouvantail flétri, une âme sœur, une connexion cosmique intergénérationnelle. Puis Roger a essayé de payer la pizza avec un sac de sous noirs et Zoé s'est dit qu'il s'agissait peut-être plutôt d'un idiot.

À la question fatidique de Zoé, Roger ne répond qu'avec un sourire mince qui adoucit d'un coup ses traits et fait craqueler ses joues ridées comme de la glace de mars.

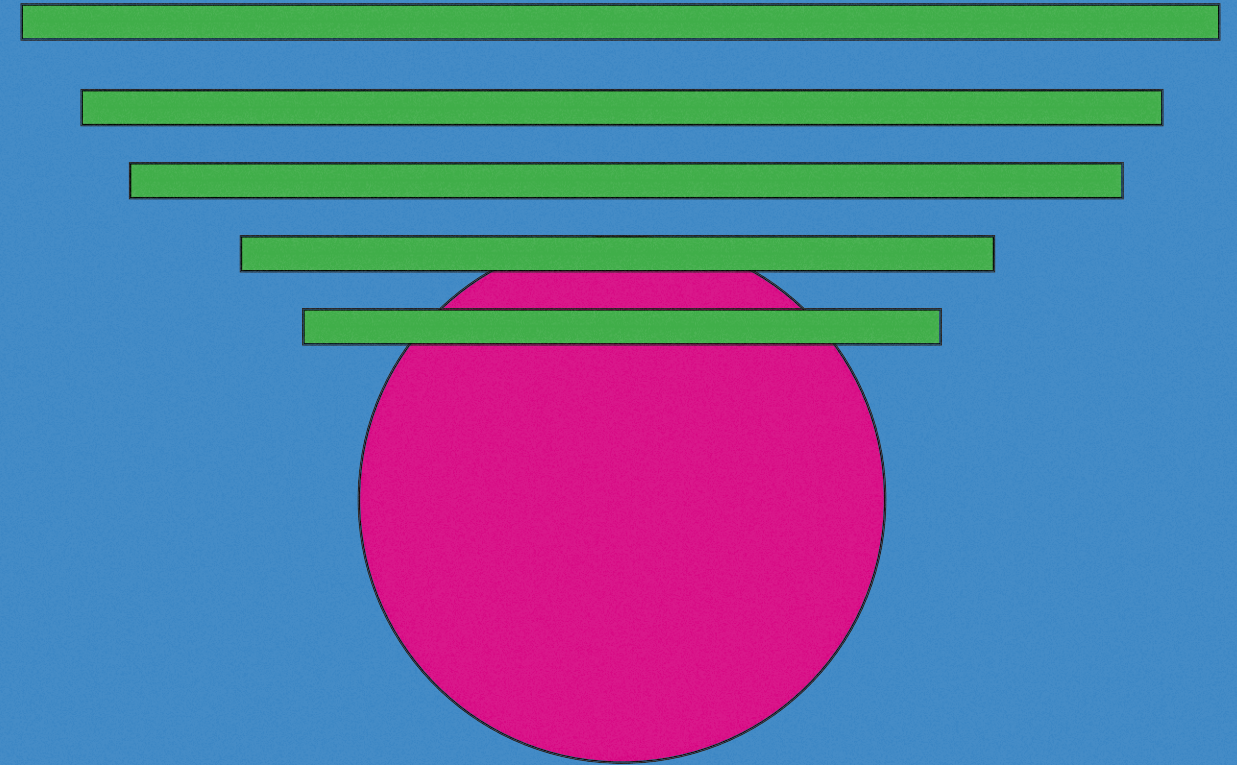
« Je ne peux rien promettre, mais je ne serai pas le pire grand-père au monde. »
Zoé sourit aussi. Il leur manque tous les deux la même canine, en haut à droite.
« Tant que c'est une promesse. »

Roger Ouellet et Zoé ne seront pas le pire duo grand-père et petite-fille, mais ils seront certainement médiocres. Ils exaspéreront l'employée de l'aquarium, se perdront au cinéma, oublieront encore et

encore la couleur préférée de l'autre et se frustreront comme on le fait seulement avec la famille. Ils seront frustrés ensemble.

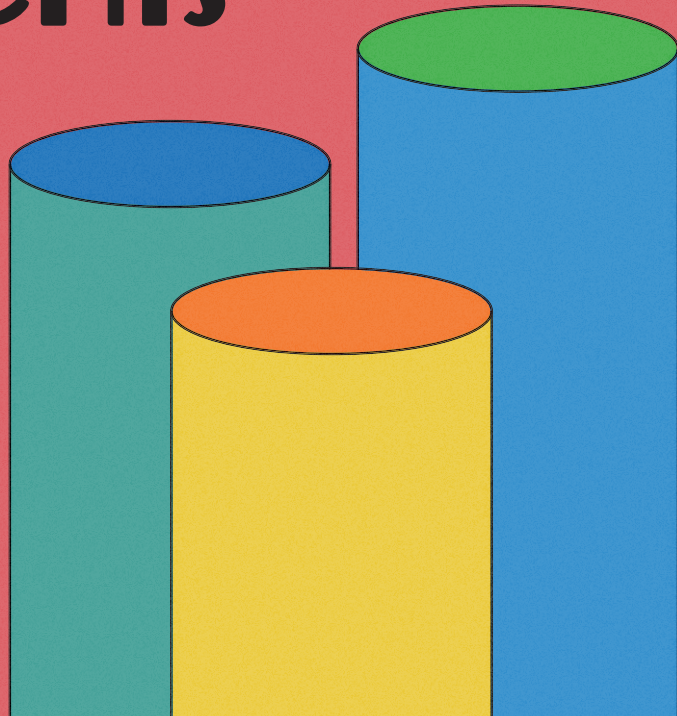
En attendant, ils se serrent la main pour conclure l'entente et finissent leur pizza, leurs lèvres laquées d'huile et de sauce tomate. Puis ils sortent dans la petite cour de la pizzeria, où rouillent en paix quelques meubles blancs usés des saisons de gel et de dégel et moi, dans le coin, un peu verdie par la mousse. Zoé inspire un moment l'air humide, frigorifiant, met ses mains dans ses poches. Roger sort de la sienne son sac de sous noirs, désuets depuis des années et devenus simples porte-bonheurs et foyer de bactéries. Il ouvre le sac et le tend à Zoé. Ils prennent chacun un sou et s'approchent de mon eau claire. Ensemble, ils lancent une à une les pièces en silence, jusqu'à ce que le sac soit vide.

Ils font le même vœu.



Anthony Fréchette

ESSENTIELLEMENT UNE DOUZAINE DE VISAGES DE TOI ET QUELQUES TOURMENTS



puis je me suis dit :
ça c'est toi tout craché
que toi
la roche perlée sur mon chemin
prise en pleine gueule
je l'avais bien cherchée
depuis un rêve préscolaire

rien que ça
rien que ça

qui est
la première
seule alertée
du succès de la journée
de son échec
du rabais sur le beyond meat au métro

et toi tu ferais quoi avec ça

(vive impression du poids capitaliste sur les précieuses gemmes aspirationnelles)

la valse se poursuivait de plus belle
à une mort près
le funeste bal lunaire
appuyant avec toujours plus de force
sur le nœud serré à la base du dos
comme le miracle de l'aube
quand celui-là se dénouait
après une séance de balle de tennis

et nous échoué.e.s
sur le plancher de l'appartement

à quel point
l'oculaire me trahit
ne traduit pas les dangers

à quel point
mon centre
est sectionné
d'une toute petite partie
me prenant en otage
dans le cours normal
et fluide de la construction d'un consensus
prêt à être étalé
et reconsidéré
à outrance

cet appareil va-t-il s'enflammer
expirer un cauchemar

c'est quand tu fuis

malade et d'outre-tombe
une portion du flanc cédée
un portrait accroché au mur devient réalité
il fait nécessairement froid
cumulus et smog s'en donnent à cœur joie
l'espace d'une journée
et on se souvient des rendez-vous manqués
parce qu'on ne peut rappeler ceux à venir
à venir

amalgame floral
enraciné
au pied de la porte
quel que soit le matin

mais alors
ta main qui bat
m'envoie-t-elle décembre
ou mars

quoi qu'il en soit
un caillou au sternum
la fin partielle d'une correspondance régénérative
qui me lance toujours la même flèche
pour que jamais je n'oublie

il semblerait
qu'un x
ait été dégagé

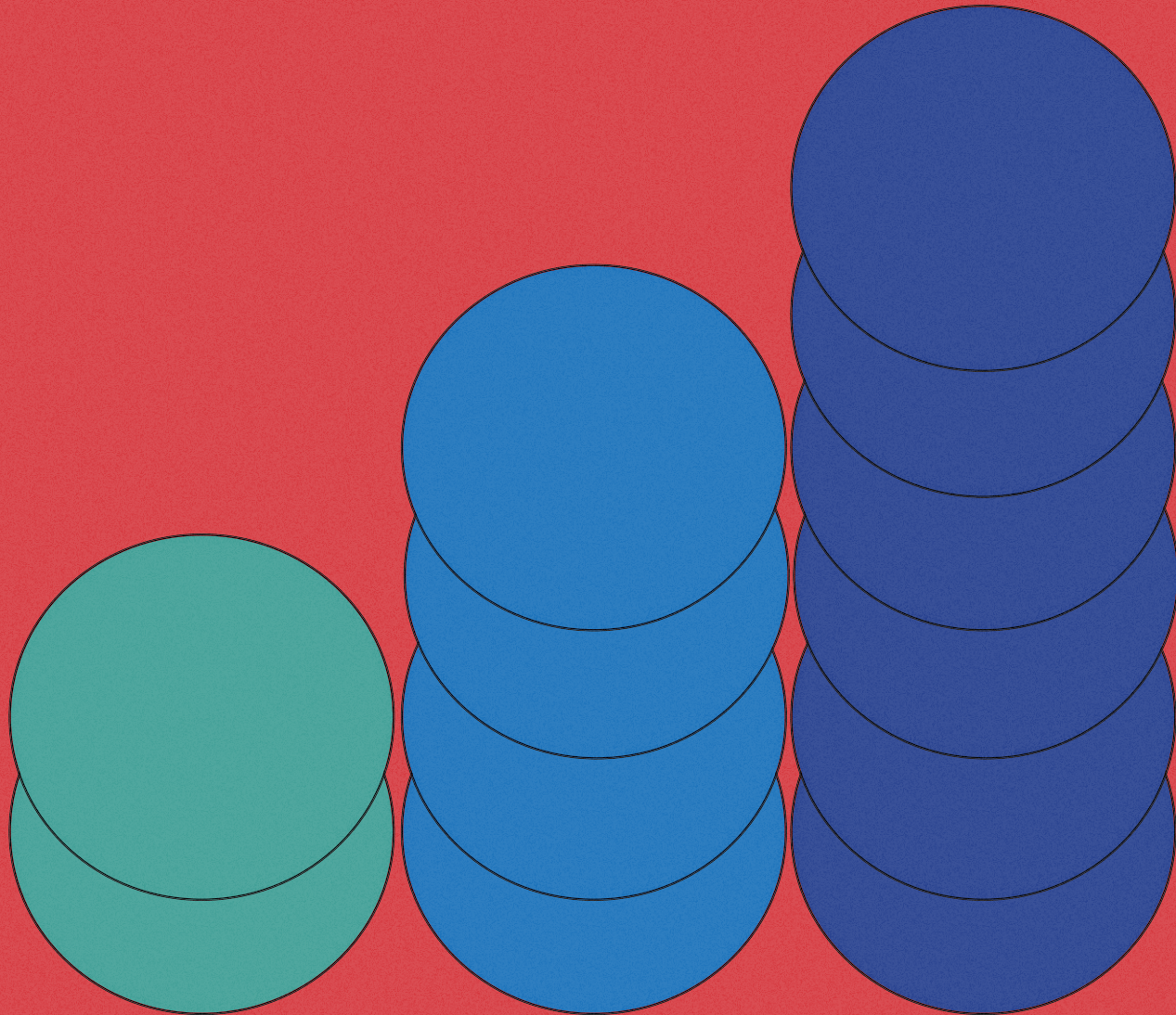
faisant taire
des saisons par quatre
d'excès
de trois kilomètres en seize minutes (on vise quinze)
de carrés de chocolat noir soixante-dix pour cents
et de thé vert au jasmin à la carafe

avec amour
et en tout respect
rétrospectif

il semblerait
que le x
ait été dégagé

il semblerait
il semblerait que
le monde des calinours
soit à nous
finalement

Frédérique Clermont



j'aimerais ça te dire des trucs simples
des affaires de vaisselle et de draps propres
enlever chaque grenaille de litière
dans les fleurs du tapis
pour que les chats s'abreuvent de nos caresses

j'aimerais ça
que tu me plies entre tes bras
et que tu me reposes
lisse
sur les tablettes
de notre quotidien

demain je serai encore là
assise à cheval
sur la douleur
encore là
debout sur le nerf
étiré de mon ventre

c'est dur d'y croire
sur le coup
poignard
en plein lobe
les mots en arrache sur les lèvres

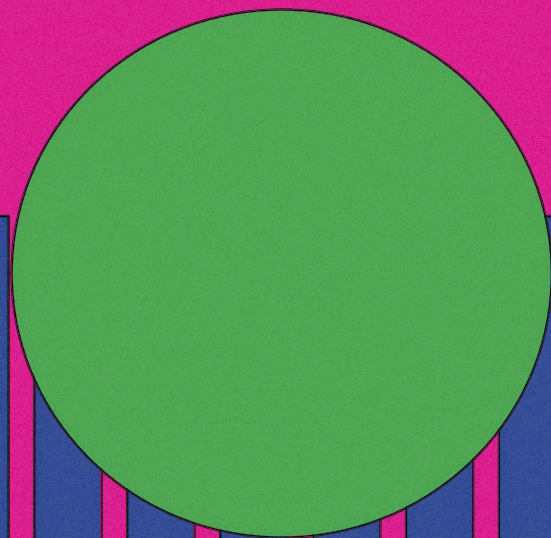
mais demain
je serai

j'aurais voulu que tu m'avales
que tes doigts me décomposent
en poussière avec laquelle s'époumoner
mais je ne sais plus
me poser devant toi
affronter l'éclair dans ton oeil

t'es encore
1,5 km trop loin

Zachary T. Gauthier

LETTRE à MOUSSA



Goudjoul, Tchad, 11 février 2022

Moussa, mon frère. J'espère que la géante ne t'a pas encore englouti. Cette peur me hante depuis ta dernière lettre contenant tes clichés de N'Djamena. Elle est imposante, mais toi aussi tu es grand. Maman te remercie pour les francs CFA. Elle est si fière de toi, même si elle s'ennuie. Elle a cultivé, durant toutes ces années, le grand baobab que tu es devenu. Le premier baobab ayant grandi au milieu du lac Tchad! Cette jardinière t'a tellement aimé que tu as réussi à pousser deux jambes. Ces mêmes jambes qui t'ont mené à la capitale, loin d'elle. Loin de nous. Aujourd'hui, ton absence la fait languir de ton ombre. Je ne t'en veux pas, mon frère. Je sais que sous terre, tes racines remarquables rejoignent les rhizomes riches de notre clan. Aucune distance ne nous empêchera de nous enlacer tous les cinq, nos branches dansant au gré de l'harmattan.

Toute la chaleur de ce midi ne peut empêcher Maman d'être frigorifiée par la peur. Elle ne veut pas le montrer à Mouna et à Daira. Mouna n'est encore qu'une enfant. Nul besoin de lui dire que ce n'est qu'une question de temps avant qu'elle oublie de rêver.

Daira me tuerait si j'oubliais de te raconter son exploit : le grand lac lui a permis de pêcher son premier poisson. Il l'a fait lors de son anniversaire, avec Papa. Daira avait le regard obnubilé d'une hyène trouvant de la viande fraîche. Papa a ri comme il le faisait quand nous étions enfants. Tu te

souviens? Ces aubes silencieuses me faisaient rêvasser comme un aveugle qui glisse ses pieds dans le sable frais. Aujourd’hui, je ne sais plus si j’en serais capable.

Papa a ri, mais juste avec la bouche; ses pupilles nageaient dans une mare de déception tant la prise de notre frère était maigre. Le lac Tchad n’est plus ce qu’il était : il s’assèche, mangé par la faim sans fin d’hommes n’habitant pas ses berges. Les gloutons des capitales veulent détourner le fleuve Congo pour lui donner du renfort. Comme s’ils avaient les arguments nécessaires pour convaincre un fleuve de remonter son propre courant. Le Congo est trop loin, mais surtout, trop paresseux. Jamais il ne sortira de son lit.

Il n’y a plus de poissons, ou presque. Le lac n’est plus qu’un immense sac de riz troué où il ne reste que quelques grains. Mais si ce n’était que les poissons.

Depuis quelques semaines, les villages voisins accueillent des milliers de personnes provenant des rives nigériennes, nigériennes et camerounaises. Ils fuient le sabre mouvant de Boko Haram. Cette menace est subtile et fatale. Latente et omnisciente. Dangereuse et séductrice. Ces dépeceurs de jeunesse ne font qu’une bouchée de nos songes, après nous avoir découpés en morceaux.

J’ai pitié de ceux qui les rejoignent. Des adolescents devenus automates suite au troc de leur innocence contre des promesses de richesse. Ils sont beaucoup trop jeunes pour verser, de sang froid, le sang chaud de leurs semblables.

N’Djamena, Abuja, Niamey et Yaoundé nous ont abandonnés, Moussa. Il n’y a pas de travail. Aucun service. Aucun avenir. « Il faut marcher vers le progrès! », disent ces vautours déguisés en politiciens. Ils s’entêtent à vouloir freiner l’immobilisme, alors que nous faisons du surplace.

L’armée tchadienne est là, avec ses soldats nous fouillant sans cesse lorsque nous entrons au village. Peut-être cherchent-ils une solution à long terme? Je devrais leur dire qu’elle ne se trouve pas dans nos poches. Mais mes amis ne croient plus en leurs rêves, Moussa. La terreur a anéanti leur imagination. C’est dommage, car à présent je ne peux m’imaginer un monde sans terreur. Fait-il aussi sombre, là où tu es?

Tu me diras que les poissons continueront de nager. Que l’armée finira bien par justifier son existence. Mais les ventres sont vides, Moussa. Et leur nombre ne cesse d’augmenter. Le vide ne cesse

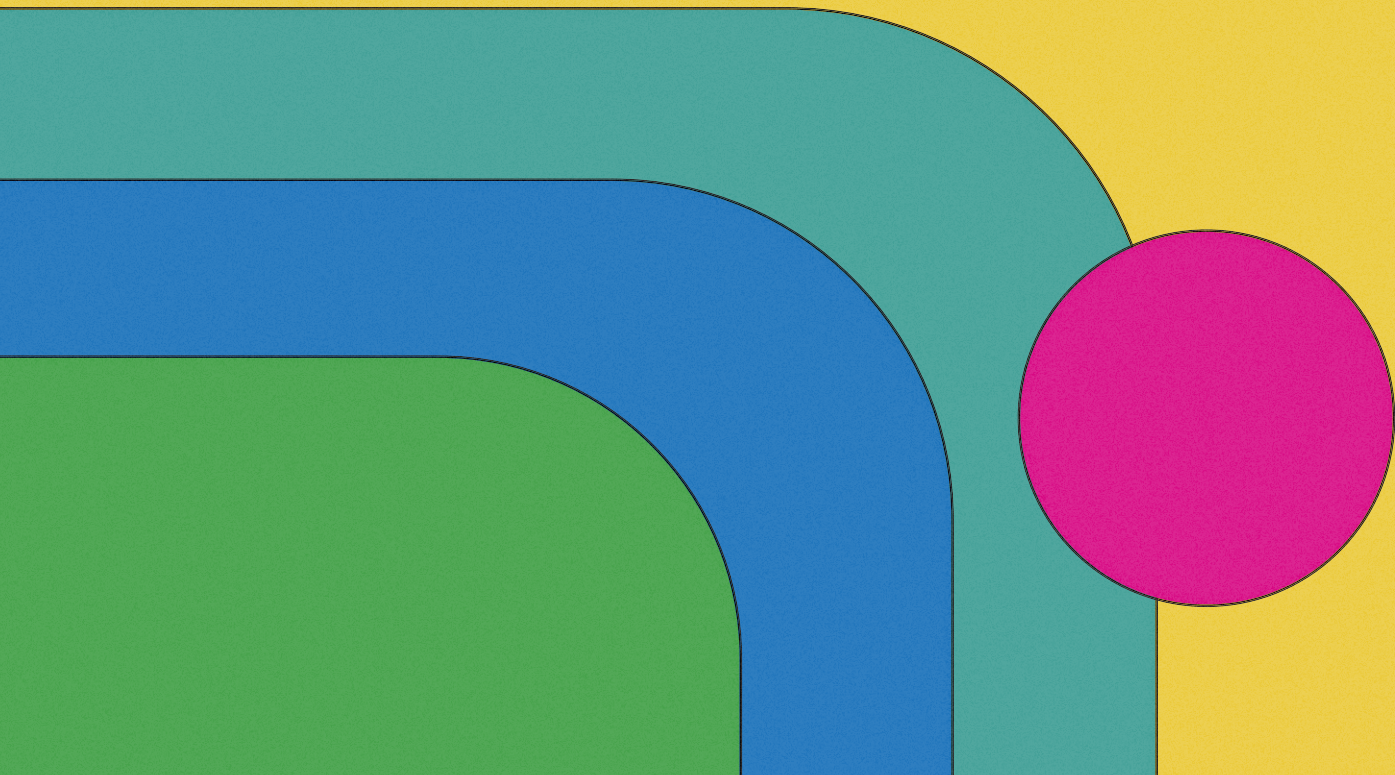
d’augmenter. Rien ne change. Et pourtant, la quantité de rien grimpe à une vitesse alarmante.

Les poissons nagent, et c’est exactement ça le problème, Moussa. Ils nageront ailleurs, là où l’eau est pure, mais où les terres sont brûlées. Là où nous ne pourrions aller sans que nos espoirs s’enfuient, ou s’enfouissent. Là où ma main risque de devoir choisir entre brandir la machette ou être coupée par celle-ci. Je ne veux pas perdre ma main, Moussa. Mais je ne veux pas saisir la machette non plus : j’aurais trop peur d’abattre le baobab que quelqu’un d’autre a fait pousser. Je t’aime, Moussa.

Bois beaucoup d’eau et capte le soleil. Nous nous agrippons à toi.

Nathan Cohen-Fournier

CONSTELLATIONS



le souvenir
envahissant engloutissant
 cesser la résistance
calquer le rythme des marées
donner libre cours

 tout ceci n'est qu'un jeu

Improbabilité 1 : enfance

Je me faufile à travers les cordons de sécurité de l'aéroport de Casablanca. Canif dans la poche droite et tortue – achetée au souk – dans l'autre. La tortue, je lui glisse quelques morceaux de laitue. Elle se niche dans la paume de ma main d'enfant. Sa destinée dépend de ma bienveillance. À la maison, une vieille boîte de Converse comme un oasis royal. Quelques pierres polies, du sable, deux ou trois camions miniatures. Un matin, je la retrouve inerte sur le dos. Une brèche au travers de son armure.

le doute ne cesse de se propager
s'enracine s'évapore
carapace fendue
vestige de ton imaginaire

Improbabilité 2 : papier plié

J'aime naviguer entre des mondes parallèles. Tantôt un bar miteux, tantôt la salle de réception d'un hôtel chic. J'y sirote un gin tonic. Murmures. S. monte au podium. Loin du territoire qui l'a vu naître et qui bientôt le verra mourir. S. balaie la salle comble d'un simple regard. Ses yeux survolent l'audience comme un chasseur scrute sa proie. Chuchotements. S. sort une feuille complètement blanche de sa veste et la dévoile au public tel un trophée. Je n'entends plus sa voix tandis qu'il plie la feuille en deux, et la replie encore et encore. Un minuscule morceau de papier tient dans le creux de sa paume ridée.

cette feuille pliée
comme une ombre
tissée entre les rives
les frontières s'évanouissent
désormais tu ne peux plus te dérober

Improbabilité 3 : fuite

Je ne voyage plus pareil. L'excitation de l'inconnu cède place à un enracinement désincarné. Papi et Mami ne voyageaient pas, iels fuyaient. Déménager la nuit pour que les voisin.e.s ne se doutent de rien. Un monde s'écroule. S'installer dans un pays étranger. Y amener ses superstitions. Surtout, éloigner le mauvais œil. Quand est-ce que la survie cesse de prendre toute la place?

peau couleur soleil
l'improbabilité d'une nouvelle vie
l'interdit du silence
constellations de cendres scintillantes

Je suis les méandres d'une lumière qui flotte, hésite, refuse. À la dérive, je cherche un signe.

les ruines finissent toujours par refaire surface
à tout hasard
en profiter
pour se perdre
dans les amas d'un présent qui nous échappe

ÉQUIPE D'ÉDITION

Robert Cé
Morgan Lajoie
Marylène Mayer
Adèle Rico-Lamontagne

ÉQUIPE DE RÉVISION

Camille Bergeron
Margaux Blair

GRAPHISME

Marylène Mayer

LOGO

Célia Beauchesne
(@celia.beau)

CONTACT

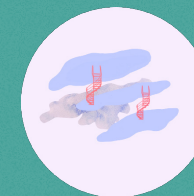
Revue Grands Espaces
405 rue Sainte-Catherine Est,
Pavillon Judith-Jasmin, J-1080,
Montréal, QC H2L 2C4
revuegrandsespaces@gmail.com
revuegrandsespaces5.wordpress.com

SOUSSION DE TEXTES

La revue Grands Espaces publie poèmes, nouvelles, micro-récits et fragments. Pour un même appel, il n'est possible de soumettre qu'un seul projet. Les appels sont lancés deux à trois fois par année. Nous n'acceptons pas de soumissions spontanées.

SÉLECTION ET RÉVISION DES TEXTES

À la suite d'une période d'appel de textes, les membres de l'équipe d'édition se réunissent afin de faire une sélection en toute subjectivité. Toutes les personnes ayant soumis un texte recevront un accusé de réception avant la fin de l'appel, ainsi qu'un courriel de décision au terme du processus de sélection. Les textes sélectionnés font l'objet d'un travail de réécriture collaboratif et guidé par les éditeurices.



Tiré à 300 exemplaires. Dépôt légal à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Le contenu de la revue ne peut être reproduit, en tout ou en partie, sans une autorisation écrite et signée. Chaque auteurice est responsable des propos tenus dans son texte. Grands Espaces est entièrement financée par l'ÀEMEL-UQAM, l'ÀECSEL-UQAM et l'ÀFEA-UQAM.

MARGAUX BLAIR
FRÉDÉRIKE CLERMONT
NATHAN COHEN-FOURNIER
ANTHONY FRÉCHETTE
ZACHARY T. GAUTHIER
MARIE-EVE KINGSLEY
ANOUK LEFEBVRE
ALEXANDRA LÉTOURNEAU
ANTONEINE LUSSIER